

242358

法 语 简 易 读 物

基本馆藏

# 人民的儿子



023  
714

多 列 士 著

# FILS DU PEUPLE

FILS DU PEUPLE

D'après Maurice Thorez

法語注釋讀物

人 民 的 兒 子

多列士著

節 本

北京外國語學院法語系第二教研組注釋

商 務 印 書

1959年·北京

---

商 务 印 书 馆 出 版

北京东总布胡同 10 号

(北京市书刊出版业营业登记证出字第 107 号)

新 华 书 店 总 经 售

北京五十年代印刷厂印刷 红旗装订厂装订

统一书号：9017·78

---

开本 787×1092 1/32

第一次印刷 字数 35 千字

印数 1—9/16 印次 1—2,800 册

定价 1.01 至 0.22

## FILS DU PEUPLE

D'après Maurice Thorez

### UNE ENFANCE DANS LES CORONS

Fils et petit-fils de mineurs, aussi loin que remontent mes souvenirs, je retrouve la rude vie du travailleur: beaucoup de peines et peu de joies. Le coron<sup>2</sup> triste, l'entrée du carreau,<sup>3</sup> le cheminement<sup>4</sup> des mineurs accablés par l'effort à plusieurs centaines de mètres sous terre. Sur ce fond monotone et terne,<sup>5</sup> surgit<sup>6</sup> un souvenir poignant.<sup>7</sup> Je vois des hommes, des femmes, des enfants courir en tous sens, se heurter, se bousculer,<sup>8</sup> revenir, tourner<sup>9</sup> sur place. Des gendarmes gardent des portes contre lesquelles se brise une foule hurlante<sup>10</sup>... Puis mes souvenirs s'enchaînent,<sup>11</sup> se précisent, s'éclaircissent.<sup>12</sup> Les scènes et les couleurs deviennent plus distinctes et plus nettes...

### LA CATASTROPHE<sup>1</sup> DE COURRIÈRES

Je venais d'avoir six ans, étant né presque avec le siècle, le 28 avril 1900...

...Un jour comme les autres, je m'amusais avec d'autres gosses<sup>2</sup> du coron lorsque notre attention fut attirée par un grondement<sup>3</sup> sourd, un piétinement<sup>4</sup> lointain, le fracas<sup>5</sup> des sabots sur les pavés. Les gens se précipitaient dans une même direction: je fis comme eux. C'était amusant de galoper,<sup>6</sup> de dépasser les vieux qui soufflaient, les femmes qui portaient leur dernier-né<sup>7</sup> sur le bras. On criait:

— C'est à Courrières! A la fosse de Méricourt! Il y a 1300 morts!

Ainsi le 10 mars 1906, je galopai dans la brume glacée et je parcourus, aussi vite que me le permettaient mes petites jambes, les sept kilomètres qui séparent Noyelles-Godault des corons de Méricourt. Des villages environnants, mineurs

quittant leur travail, femmes et enfants se bousculant, s'interpellant<sup>8</sup> mélangés, emportés, ressemblaient à quelque armée en déroute<sup>9</sup> sur qui s'étendait l'ombre de la mort.

A Méricourt je ne vis d'abord rien. Le flot humain venait s'écraser<sup>10</sup> contre une haute grille<sup>11</sup> de fer coupant un long mur de briques. Derrière la grille s'agitaient des hommes noirs, affairés, la tête encapuchonnée<sup>12</sup> enfoncée dans des appareils étranges. Au loin, dans le brouillard se profilait<sup>13</sup> l'armature<sup>14</sup> métallique d'un puits. Sur ce paysage triste flottait une odeur de suie<sup>15</sup> mouillée, de brûlé, de fumée. Bientôt des lamentations, des imprécations<sup>16</sup> s'élevèrent, des femmes hurlaient. On parlait d'enfoncer la grille. Des gendarmes à cheval surgirent et poussèrent leurs bêtes contre la foule.

Mais celle-ci toujours plus dense ne cédait<sup>17</sup> pas un pouce de terrain.<sup>18</sup> Des cris aigus montaient de tous côtés.

— Dites-nous la vérité!... Dites-nous ce qu'il y a!... Laissez-nous voir!... Laissez-nous entrer!...

— Mon mari est au fond!...

— Les enfants sont au fond...

— Tous les miens sont au fond...

Je me souviens qu'ensuite, avec d'autres gosses, nous sommes revenus au village, accablés<sup>19</sup> et tristes et que nous sommes restés longtemps sans jouer et sans nous disputer...

Les jours suivants je suis retourné à Méricourt. Il y avait beaucoup de gendarmes, tout le monde était vêtu de noir. Sur le seuil des maisons des gens pleuraient, des enfants se serraient autour de leurs mères. Dans les hangars s'alignaient<sup>20</sup> les cercueils<sup>21</sup> de bois blanc. Dans les villages des environs c'était le même spectacle... Les gens parlaient avec admiration des équipes de sauveteurs venus de Westphalie.

Puis ce furent, sous la neige, les convois<sup>22</sup> désolées, les obsèques<sup>23</sup> des malheureuses victimes.

## LA GRÈVE

La terrible catastrophe avait remué<sup>1</sup> le pays entier. Depuis longtemps le peuple noir des mineurs se plaignait<sup>2</sup> des

salaires de famine, du travail trop pénible, des conditions de sécurité<sup>3</sup> insuffisantes. La colère grondait contre les compagnies. Pour grossir des dividendes,<sup>4</sup> treize cents ouvriers avaient connu une affreuse<sup>5</sup> agonie<sup>6</sup> au fond de la mine. A peine ces victimes enterrées,<sup>7</sup> la compagnie vorace<sup>8</sup> en réclamait d'autres. Le désespoir et la révolte coururent de coron en coron, soulevant les mineurs; la grève éclata.

Une véritable armée d'occupation s'abattit<sup>9</sup> sur le pays mineur.

Sur les chemins, dans les villages, des groupes se formaient, grossissaient, se déroulaient<sup>10</sup> en longs cortèges.<sup>11</sup> Ce n'était plus la débandade<sup>12</sup> affolée<sup>13</sup> du 10 mars; des hommes aux regards sombres criaient leur indignation<sup>14</sup> ou parlaient à voix basse de ceux qui dormaient leur dernier sommeil au cimetière.

Une de ces manifestations, drapeau rouge en tête, se heurta aux gendarmes. Ce jour-là, ma mère se rendait à la ville, et m'avait emmené avec ma sœur et mon frère. Nous cheminions dans le cortège. Soudain, en tête, il y eut un arrêt brusque, des cris, des coups de sifflet et, brusquement, une galopade éperdue.<sup>15</sup> Les gendarmes chargeaient. Je fus séparé de ma mère, emporté, piétiné, tandis que passaient au-dessus de moi les ombres gigantesques des chevaux.

Je me relevai et gagnai l'encoignure<sup>16</sup> d'une porte; un gendarme colosse brandissant son sabre lança son cheval dans un groupe de fuyards<sup>17</sup> qui roulèrent à terre comme des quilles.<sup>18</sup> Quelques grévistes<sup>19</sup> s'accrochaient aux rênes des chevaux, d'autres se réfugiaient dans les cours, tandis qu'au loin, les soldats, baïonnette au canon, dressaient leur ligne bleue et rouge.

Des manifestants avaient été arrêtés, d'autres blessés.

Toute la journée, les gendarmes patrouillèrent dans notre village regardant avec insolence<sup>20</sup> à travers les fenêtres des maisons. Ma mère, qui nous avait enfin retrouvés, avait tiré ses rideaux. Et nous restions chez nous dans l'obscurité à écouter le cliquetis<sup>21</sup> des sabres...

## MON GRAND-PÈRE

La grève dura près de deux mois, exactement 52 jours. Deux mois de misère terrible et de privations,<sup>1</sup> deux mois de souffrances et de colère. C'était là le sort des mineurs: le travail accablant dans la nuit de la fosse, les blessures, les éboulements,<sup>2</sup> le grisou.<sup>3</sup> Et quand excédés<sup>4</sup> de misère, ils criaient leur malheur, la force armée surgissait pour les mettre à la raison!<sup>5</sup>

Durant la grève, Clément Baudry, mon grand-père, se dépensa<sup>6</sup> sans compter.<sup>7</sup> Vieux militant syndicaliste, il avait adhéré dès la première heure au syndicat. J'aimais l'entendre. Il me racontait l'histoire de sa vie et de ses luttes. Sa vie! Elle s'était écoulée<sup>8</sup> presque tout entière dans les ténèbres<sup>9</sup> de la mine, mais elle était plus claire, plus ensoleillée que bien des vies passées à la lumière du jour. Elle était illuminée par sa passion pour son syndicat et la classe ouvrière. Récits toujours nouveaux de grèves, de batailles et d'efforts, résistance opiniâtre aux maîtres des mines et des usines, aux gendarmes, aux soldats, souvenirs enthousiastes où s'élevaient comme des drapeaux les noms des révolutionnaires, vous m'avez fait mûrir<sup>10</sup> plus vite que les années. J'étais fasciné<sup>11</sup> par cette vie courageuse, intense, cet héroïsme dépensé chaque jour au service de l'idéal ouvrier; Le grand-père et ses camarades inlassables, parcouraient les puits et les corons, recrutaient<sup>12</sup> sans cesse. Ils luttaient pour chaque homme, ils essayaient de conquérir à leurs idées quelques mineurs qu'ils voulaient arracher à l'indifférence, à la soumission, à l'ignorance. Ils se heurtaient à l'apathie<sup>13</sup> des uns, à la crainte des autres, à la haine et aux menaces patronales.

Avec passion, avec une passion entière, avec une foi brûlante, un dévouement sans borne, il s'était consacré entièrement à l'émancipation de la classe ouvrière. Il avait dix enfants à élever et pourtant il ne manquait pas de prélever<sup>14</sup> sur son maigre salaire d'abord la cotisation<sup>15</sup> syndicale, puis deux sous par semaine pour son journal, le Réveil du Nord. Sur la fin de sa vie, il lisait régulièrement le journal communiste l'Enchaîné.

, Clément Baudry, mon grand-père, mort à la tâche en 1931 à 71 ans, avec votre carte de syndiqué à jour, vous qui avez occupé une telle place dans ma vie, qui avez guidé mes premiers pas et m'avez appris à lutter, je vous salue ici comme l'incarnation<sup>10</sup> vivante du militant modeste, courageux, irréprochable et fidèle!

## DES ECLAIRS DE JOIE

Nous demeurions dans une maison pareille à toutes celles du coron dont l'uniformité<sup>1</sup> ajoutait encore à la monotonie et à la tristesse de ces plaines du Nord, si désespérément mornes,<sup>2</sup> avec leurs cheminées d'usines, crachant<sup>3</sup> une fumée jaune et noire. Noyelles-Godault était avant la guerre un village de 3000 habitants. La fosse numéro 4 des mines de Dourges occupait avant la guerre un millier de mineurs. Mon grand-père travaillait à la mine et mon père à l'époque était occupé à l'usine.

A quatre ans j'entrai à<sup>5</sup> l'école maternelle. L'année suivante, un grand événement se passa dans ma vie: pour la première fois, je pris la parole devant une foule prolétarienne,<sup>4</sup> mais il faut dire que c'était dans une petite comédie<sup>6</sup> enfantine, à l'occasion de la fête de l'école.

A la maison, je menais<sup>8</sup> l'existence habituelle des enfants, des familles ouvrières. Dès qu'on avait l'âge de raison, on travaillait, et l'âge de raison vient vite pour les enfants des mineurs. On m'avait réservé<sup>7</sup> les tâches faciles: je courais les champs pour rapporter de l'herbe aux lapins, je ramassais le crottin<sup>9</sup> sur routes pour le jardin, et il fallait m'occuper de mes plus jeunes frères:

Dans notre misère quotidienne,<sup>9</sup> il y avait des éclairs de joie: les jours de foire. Ah! ces jours de foire, nous les attendions longtemps à l'avance et dès que la première roulotte<sup>10</sup> était signalée, nous ne tenions plus en place. A la sortie de l'école, nous nous précipitions pour voir monter les manèges<sup>11</sup> et les baraques.<sup>12</sup> Du doigt, les plus hardis touchaient aux naseaux<sup>13</sup> les chevaux de bois et les tiraient par la queue,

des queues en véritable crin! Avoir un sou pour faire un tour de manège! Ecouter les musiques, les détonations<sup>14</sup> de tir, les cliquetis de la roue de la loterie,<sup>15</sup> les chants joyeux des buveurs dans les cafés, le tintamarre<sup>16</sup> des orphéons<sup>17</sup> du village. Nous vivions un jour ou deux en pleine fièvre. Puis la vie reprenait, grise comme auparavant..

### A BAS LA VIE CHÈRE!

Chez mes parents comme dans toutes les familles ouvrières, les conversations roulaient presque toujours sur les difficultés quotidiennes. Les prix s'élevaient sans cesse. En septembre 1910, un mouvement contre la vie chère éclata dans le bassin minier.<sup>1</sup>

Le mouvement gagna vite notre village. Les ménagères couraient de porte en porte, voulaient s'organiser pour agir. Ma mère était l'une des plus ardentes: au cours d'une réunion, elle fut élue déléguée des femmes de Noyelles-Godault.

Une manifestation parcourut les rues du village, drapeau rouge en tête, en criant:

Du beurre à 30 sous!

Du lait à 4 sous!

Des œufs à 26 sous!

On allait de boutique en boutique demander aux commerçants d'appliquer ces tarifs.<sup>2</sup>

Un jour de marché, les ménagères des villages décidèrent de se rendre à Hénin-Liétard. A peine étaient-elles arrivées sur place que des disputes éclatèrent entre vendeurs et ménagères.<sup>3</sup> Un étalage<sup>4</sup> fut renversé. Ce fut le signal. De toutes parts, carottes,<sup>5</sup> navets,<sup>6</sup> pommes de terre, fruits volèrent en l'air. Nous autres gosses, nous sautions à pieds joints dans les paniers d'œufs; nous utilisions comme projectiles<sup>7</sup> ce qui nous tombait sous la main.

Nous ne pouvions comprendre alors que les véritables responsables de la hausse du coût de la vie, c'étaient les gros capitalistes, les spéculateurs<sup>8</sup> qui avaient réussi une fois de plus à détourner contre les pauvres petits commerçants la colère des consommateurs.<sup>9</sup>

Au cours d'une de ces manifestations contre la vie chère, à Billy-Morigny, où la police chargea, un ouvrier, nommé Dieudonné, fut tué. En signe de<sup>10</sup> deuil et de protestation, toutes les femmes mirent des rubans rouges et noirs.

## L'AGE DE RAISON POUR UN ENFANT DE MINEURS

J'avais atteint l'âge où un enfant d'ouvrier commence à travailler pour faire rentrer quelques sous dans la maison des parents.

Les paysans du village embauchaient<sup>1</sup> les gosses pour sarcler<sup>2</sup> leurs champs. Avec une houette<sup>3</sup> nous partions en bandes, espacées<sup>4</sup> de deux mètres en deux mètres, les yeux fixés au sol, pour couper les chardons<sup>5</sup> et les mauvaises herbes. Toute la journée, du lever à son coucher, nous marchions absorbés par notre travail qui était contrôlé ensuite par le paysan. On nous donnait 14 à 15 sous par journée de douze heures. C'est alors que j'eus mon premier conflit avec un patron.

—Thorez, toi, t'es plus petit que les autres. Je ne peux pas te donner la même paie. T'auras dix sous quand-même...

Juillet 1912 ouvrit une nouvelle période de ma vie. Reçu à mon certifica. d'études,<sup>6</sup> j'allais pouvoir travailler à la mine sans attendre les treize ans. Mes succès scolaires (J'avais été reçu le premier) me permettaient d'entrer au service de la compagnie minière un an plus tôt. Je fus embauché comme tireur de pierres.<sup>7</sup>

Le travail n'était pas très compliqué, mais il exigeait beaucoup d'attention. Le charbon criblé<sup>8</sup> arrivait devant nous sur une grande toile métallique, il fallait promptement enlever les pierres. On nous payait aux pièces. Un bon tireur arrivait à se faire 25 à 30 sous par jour.

Le 4 décembre, les mineurs célébraient leur fête traditionnelle, la Sainte-Barbe. Pendant la dernière quinzaine de novembre, pour gagner plus, ils faisaient des heures supplémentaires, un demi-poste de plus par jour. Durant cette

quinzaine de "longues coupes"<sup>9</sup>, leurs salaires passaient de 90—100 francs à 180—200 francs. Comme tout le monde, je fis naturellement des heures supplémentaires; ma quinzaine passa de 17 francs à 30 francs pour 12 à 13 heures de travail par jour.

En novembre 1913, quand revint la quinzaine Sainte-Barbe, une grève éclata. On l'appela la grève des "longues coupes". Le vieux syndicat de Basly venait de fusionner<sup>10</sup> avec les syndicats de la C.G.T.<sup>11</sup> La grève, menée en commun, ne dura que quelques jours, et la loi de 8 heures fut dorénavant respectée pour les ouvriers du fond.<sup>12</sup>

Les distractions étant rares, beaucoup de jeunes entraient dans la musique municipale. J'appris à jouer du cornet à piston.<sup>13</sup> Avec une belle casquette,<sup>14</sup> nous défilions par les rues, au son<sup>15</sup> de nos airs les plus entraînants.<sup>16</sup> Presque tous les dimanches, nous nous rendions dans quelque ville des environs pour y donner nos concerts. C'était l'occasion de joyeuses sorties, d'excursions au bord de la mer, qui ne coûtaient que la peine d'assister plusieurs fois par semaine aux répétitions!

## LA GUERRE

Après une de nos répétitions notre chef de musique nous annonça, un des derniers soirs de juin 1914, l'attentat de Sarajevo.<sup>1</sup>

Quelques-uns sentaient le danger d'une guerre, la plupart se refusaient à y croire.

—La guerre! Pensez-vous! Aux temps où nous sommes ce n'est pas possible. Avec les moyens dont disposent les armées, elle ne durerait pas deux mois, tout le monde serait tué...

Le samedi 1<sup>er</sup> août, le garde champêtre<sup>2</sup> avec sa cloche annonça la mobilisation générale. Des groupes se formèrent devant les affiches blanches collées un peu partout.

Après la mobilisation, la fosse numéro 4 travailla quelques jours encore, mais le nombre des mineurs diminuait rapidement. Bientôt elle s'arrêta, on donna l'ordre de remonter les chevaux.

L'anxiété gagnait le village, les nouvelles étaient mauvaises. Au début, nous pensions que la guerre se déroulait loin de chez nous, à des centaines de kilomètres vers l'Est, en Alsace, en Lorraine. L'invasion de la Belgique surprit et indigna. Les forts de Liège réputés imprenables furent emportés par les allemands. Un matin, on entendit le canon tonner. Une patrouille de uhlans<sup>3</sup> fut signalée sur la route. C'était le 26 août.

Le 30 septembre 1914 je quittai Noyelles avec mon grand-père. On évacuait tous les hommes de 18 à 48 ans et tous ceux qui étaient valides. Mon grand-père partait et je l'accompagnai. Ma mère, qui restait, me donna avant de partir quatre pièces de cent sous, toute sa fortune, bien convaincue de me revoir sous peu. Je ne devais retrouver mes parents que quatre ans plus tard... Pendant toute cette période, je demurai sans nouvelles des miens. Eux non plus ne surent pas ce que j'étais devenu. Quant à notre village, le dernier qui resta habité juste derrière le front allemand, il était presque entièrement en ruines à la fin de la guerre.

Partis de Noyelles, le grand-père et moi, nous errâmes<sup>4</sup> un mois durant sur les routes du Nord, ballottés<sup>5</sup> par le flux<sup>6</sup> et le reflux<sup>7</sup> des armées. Nous parcourûmes le Pas-de-Calais et le Nord, comme si une force mystérieuse nous retenait dans cette région où nous étions nés, où nous avions vécu et travaillé, ramenés sans cesse vers ces lieux que nous ne voulions pas quitter et d'où nous chassait toujours à nouveau la guerre.

Les gendarmes nous poursuivaient et nous refoulaient<sup>8</sup>, fermant pour nous la zone du front qui, ensanglantée,<sup>9</sup> dévastée,<sup>10</sup> était malgré tout notre patrie. La nuit, nous couchions dans des granges. Nous nous nourrissions de pommes de terre, arrachées<sup>11</sup> dans les champs. Des soldats anglais rencontrés sur la route partageaient avec nous des conserves.

## DEUX VAGABONDS SUR LE FRONT DES ARMÉES

Je connus la guerre—la guerre horrible, la dévoreuse<sup>1</sup> d'hommes, la semeuse<sup>2</sup> d'épouvante<sup>3</sup> et de mort!

La guerre, c'était le foyer perdu, la vie errante sur les routes, sans toit, sans pain, sans argent, sans travail, la mitrailleuse<sup>4</sup> prussienne et le gendarme... La guerre, c'était les pauvres soldats tués, couchés dans les fossés le long des routes, les cadavres des chevaux, les champs abandonnés, les villages désertés, les maisons éventrées,<sup>5</sup> les ambulances<sup>6</sup> remplies de blessés et d'agonisants<sup>7</sup>... La guerre, c'était surtout cette file ininterrompue, interminable, surgie du fond de l'horizon empourpré<sup>8</sup> par les incendies, ce fleuve humain qui entraînait des femmes, des enfants, des vieillards, en poussant des voitures chargées à la hâte d'un pauvre mobilier dont les matelas éventrés voisinaient avec des cages à serins.<sup>9</sup> De maigres chevaux traînaient les longs chars dans lesquels s'entassaient des armoires, des tables, de la vaisselle... Les femmes pleuraient avec leurs enfants accrochés à leurs jupes<sup>10</sup>, des vieillards rongeaient d'un air hagard<sup>11</sup> de vieilles croûtes<sup>12</sup> de pain. Et moi je me jurais<sup>13</sup> de lutter de toutes mes forces contre ce fléau<sup>14</sup> abominable,<sup>15</sup> la guerre, de combattre ceux qui la préparent et qui en vivent, de défendre le peuple qui en est l'éternelle victime!

Entre Nœux-les-Mines et Verquin nous fûmes surpris une nuit par le crépitement<sup>16</sup> des mitrailleuses. Nous nous trouvions en pleine bataille. Je réveillai le grand-père couché dans un trou sur des feuilles mortes, et nous voici partis dans l'obscurité, traversée d'éclairs.

Des quatre pièces de cent sous que m'avait données ma mère, deux avaient été dépensées. Je portais les deux autres cousues<sup>17</sup> dans mon gilet. Un jour je ne les sentis plus: une déchirure<sup>18</sup> s'était produite, j'avais perdu toute ma fortune.

Finalement, nous fûmes retenus par les gendarmes, qui nous conduisirent d'abord à la mairie<sup>19</sup> d'Auchel, puis nous firent monter avec d'autres malheureux ramassés sur les routes, dans des camions<sup>20</sup> qui nous amenèrent à Saint-Paul. Là, nous fûmes entassés<sup>21</sup> dans les wagons de marchandises — 8 chevaux, 40 hommes—et le train s'ébranla<sup>22</sup> lentement vers le centre de la France. Je n'avais pas été séparé de mon grand-père et nous partîmes pour l'inconnu,<sup>23</sup> côte à côte, comme

nous l'avions été depuis un mois. Des trains passaient remplis de soldats. Même en quittant le front, la guerre était présente à nos yeux. Son affreuse image m'a poursuivi pendant des années.

## MES UNIVERSITÉS

Après un voyage interminable — cinq longs jours — notre train s'arrêta à Guéret, dans la Creuse. Puis le 2 novembre, on le dirigea sur une petite voie et il laissa de gare en gare une partie de son contingent<sup>1</sup> des "réfugiés"<sup>2</sup>. Je descendis avec mon grand-père à la gare de Genouillat, avec un groupe de 70 évacués<sup>3</sup> désignés<sup>4</sup> pour la commune de Clugnat.

Dans le village,<sup>5</sup> on nous logea tant bien que mal;<sup>6</sup>— quatre par pièce. Les habitants étaient très sympathiques<sup>6</sup>, ces pauvres gens tâchaient de nous rendre moins pénible notre exil.<sup>7</sup>

Le pays était pittoresque,<sup>8</sup> boisé,<sup>9</sup> et accidenté. Ses collines riantes, bruisantes<sup>10</sup> d'oiseaux et de sources, formaient un contraste, complet avec les plaines mélancoliques et brumeuses<sup>11</sup> du Nord, pilonnées<sup>12</sup> par la guerre.

L'hiver était venu, pluvieux<sup>13</sup> et froid et n'incitait<sup>14</sup> guère aux longues randonnées.<sup>15</sup> Il y avait une école au village. J'allai trouver l'instituteur et lui demandai de bien vouloir me prendre dans sa classe avec les autres gamins du village. J'avais quitté l'école depuis deux ans. L'instituteur, un brave homme nommé Selleret, accepta. Je repris donc mes études.

M. Selleret s'occupa beaucoup de moi, il me poussa activement et, au mois de mars 1915, me présenta au concours général<sup>16</sup> où je reçus le premier prix de composition française. On avait donné pour sujet: "Ce qui vous a le plus frappé de la guerre". Je n'eus qu'à raconter mes souvenirs, car je l'avais vue, non pas à travers les journaux stylisés<sup>17</sup> et idéalisés,<sup>18</sup> mais dans son horreur.<sup>19</sup>

Fier de mon succès, Selleret voulut m'envoyer à Guéret pour continuer mes études. Je refusai. L'étude me plaisait.

mais, convaincu que la guerre allait bientôt finir, que je pourrais retourner à Noyelles-Godault et retrouver les miens, je désirais travailler et gagner quelques sous.

Le grand-père était occupé dans une ferme. Un cultivateur<sup>20</sup> des environs consentit à me prendre comme valet de ferme.<sup>21</sup> Je touchai<sup>22</sup> 18 francs, par mois en été et 8 francs en hiver, plus la nourriture.<sup>23</sup> C'est alors que j'appris à connaître le paysan. Je connaissais l'ouvrier, son destin misérable, son courage à la tâche, sa générosité,<sup>24</sup> sa vaillance.<sup>25</sup> Mon grand-père n'était-il pas un constant exemple que j'avais sous les yeux? Quand je vie de près le paysan français, j'appréciais ses solides vertus, son opiniâtreté<sup>26</sup>, son solide bon sens. Le paysan était le frère de l'ouvrier, un frère malheureux comme lui, exploité et opprimé comme lui, comme lui victime désignée pour les grands massacres<sup>27</sup> de la guerre.

## VALET DE FERME

La guerre avait porté un rude coup au petit village de Clugnat, la population devait baisser de 2000 en 1911 à 1900 en 1921. Les hommes valides étaient au front, il ne restait plus que les femmes, les jeunes gens et les vieillards: mais tous travaillaient du même cœur à assurer la production.

J'étais levé tôt, je soignais le bétail,<sup>1</sup> je nettoyait l'étable,<sup>2</sup> je conduisais les vaches au pré.

Quand la saison des foins arriva, il fallut apprendre à faucher,<sup>3</sup> à battre la lame.<sup>4</sup> Et ce fut la moisson, les blés et les avoines coupés avec la faux<sup>5</sup> et ramassés en javelle<sup>6</sup> avec la faucille.<sup>7</sup> Puis il fallut arracher les pommes de terre et les betteraves<sup>8</sup> dans le sol mouillé par les pluies de la mauvaise saison, activer<sup>9</sup> les labours d'automne, semer et herser<sup>10</sup> les blés. L'époque des travaux multiples était venue. Les doigts engourdis<sup>11</sup> par les premiers froids, on allait couper le bois, lier les fagots,<sup>12</sup> arracher les genêts,<sup>13</sup> et vers la fin de l'hiver émonder<sup>14</sup> les haies, ébrancher<sup>15</sup> les chênes, balayer les feuilles, curer<sup>16</sup> les fossés. Quand il faisait mauvais temps, on se tenait sous le hangar pour réparer les instruments

agricoles, brouettes,<sup>17</sup> herses,<sup>18</sup> râtaux,<sup>19</sup> fourches, etc. Le soir, au cours de longues veillées d'hiver, on épluchait<sup>20</sup> les châtaignes qui constituaient<sup>21</sup> avec le lait tout le repas du soir.

Je connaissais maintenant tous les gens du village et ceux des environs. A part<sup>22</sup> quelques riches paysans, ils végétaient<sup>23</sup> dans un état voisin de la misère. On ne mangeait jamais de viande. La petite propriété où je travaillais se trouvait au village des Forges à un kilomètre et demi du bourg<sup>24</sup> de Clugnat. Le soir, je revuais à Clugnat auprès de mon grand-père; bientôt je couchai aux Forges dans un étroit grenier<sup>25</sup> où je m'étais installé un petit lit.

Au cours des longues soirées d'hiver, par des lectures et des discussions, commença ma formation politique.<sup>26</sup>

Le département de la Creuse a toujours été très avancé. Non seulement les idées socialistes y étaient fort répandues,<sup>27</sup> mais encore les militants y étaient les plus combattifs, toujours à l'avant-garde du mouvement. Cette situation particulière était due en partie au fait que les habitants les plus pauvres, ceux qui n'avaient pas assez de terre pour vivre, allaient passer une partie de l'année à Paris comme maçons de pierre et de brique, puis, s'en revenaient chez eux cultiver leurs petits champs et tisser<sup>28</sup> sur des métiers<sup>29</sup> à bras installés dans les granges. Pendant leur séjour à Paris, ces maçons et ces terrassiers<sup>30</sup> s'élevaient à la politique; ils entraient au syndicat, lisaient la presse ouvrière, participaient aux réunions, subissaient l'influence du parti ouvrier. Rentrés au village, les maçons continuaient à suivre la vie politique et syndicale dans les journaux de Paris qu'ils recevaient assez régulièrement.

Mon patron lisait "l'Humanité" alors dirigée par Renaudel. Le père Ménager, un vieux maçon qui avait élevé dix enfants, était de tendance révolutionnaire. Il s'élevait contre les buts de guerre impérialistes, demandait une conclusion rapide de la paix. Il me parlait de Zimmerwald, de Kienthal, petits hameaux perdus dans les montagnes suisses d'où pour la première fois, en 1915 et en 1916, à travers l'Acro<sup>31</sup>

fumée des champs de bataille s'étaient élevées les voix d'un petit groupe héroïque de socialistes, fidèles à l'internationalisme prolétarien et à la révolution.

Ainsi, nos discussions, les échos qui me parvenaient des premiers efforts de regroupement des socialistes, mes réflexions personnelles m'incitaient à prendre position contre la guerre avec une énergie croissante. Je lisais régulièrement le Populaire du Centre où s'exprimaient les minoritaires.<sup>82</sup>

Mon éducation politique était facilitée par le spectacle que j'avais sous les yeux. Nous nous trouvions à des centaines de kilomètres du front, mais la guerre était présente à nos yeux, elle multipliait les deuils et les souffrances à travers le pays, elle fauchait dans sa fleur la jeunesse de la nation. Mon grand-père qui avait cependant perdu un de ses fils et qui se privait du nécessaire<sup>83</sup> pour envoyer chaque dimanche un colis de provisions à un autre fils prisonnier croyait à la nécessité de la victoire. Moi, je m'élevais contre tout ce qui prolongeait le massacre.

#### PARIS MARINIER<sup>1</sup> SUR LA SOMME

Les années passèrent. Le grand-père souffrait de la solitude, dans l'isolement des campagnes, loin de son pays natal. S'il désirait une vengeance<sup>3</sup> éclatante et terrible, l'écrasement<sup>3</sup> définitif de l'impérialisme allemand, l'exécution<sup>4</sup> de "Guillaume II le soudard"<sup>5</sup>, comme le répétaient les journalistes bien pensants, il souhaitait aussi la fin rapide des hostilités pour retrouver son foyer et les siens. N'y tenant plus, il décida de quitter la Creuse pour se rapprocher du Nord. Le 23 mars 1917, nous prîmes le train pour Paris.

C'est donc en pleine guerre que je vis Paris pour la première fois. Les allemands étaient toujours à 70 kilomètres de la capitale, des "taubes"<sup>6</sup> y venaient de temps à autre jeter leurs bombes, l'atmosphère était triste et tendue.<sup>7</sup> Le soir de notre arrivée nous partions pour Amiens. Nous avions été embauchés à Dreuil-les-Amiens, par le patron d'une scierie,<sup>8</sup> chez qui travaillait déjà un frère de mon grand-père, lui-même réfugié du Nord.